

Les naufrageurs

Clément de Gaulejac

VOX, centre de l'image contemporaine / 2015.09.03 - 2015.12.05



IL ÉTAIT UNE FOIS un peuple moderne. Un jour, les hommes et les femmes qui le composaient se dirent : « élevons une tour au sommet de laquelle nous allumerons un feu qui se verra de partout ; ainsi, nous saurons toujours où nous en sommes au milieu de ce qui est. » Ils se mirent aussitôt au travail. La tour penchait un peu, mais elle se voyait bien, les constructeurs étaient contents. Ils se disaient que l'on vivrait mieux désormais.

D'autres hommes et d'autres femmes, qui vivaient loin de la tour – dans un autre pays – entendirent la rumeur du chantier et en aperçurent le rayonnement. Cela les attira et ils se mirent en route. Quand les constructeurs virent arriver cette foule de curieux, ils s'alarmèrent et décrétèrent qu'on ne pourrait pas tous vivre mieux. Ils désordonnèrent délibérément les feux de la tour, de sorte qu'il n'était plus possible de s'y fier pour trouver son chemin.

C'est ainsi que les naufrages ont commencé.

Embabeler la langue

La légende des naufrageurs est une histoire construite à partir d'une autre, très ancienne, le mythe de la tour de Babel. Ce récit biblique est l'histoire d'un peuple qui avait lui aussi un projet universel : celui de « se faire un nom afin de ne pas être dispersés sur les faces de toute la terre ». Ce peuple avait pour ce faire décidé de bâtir « une ville et une tour dont la tête serait au ciel ». Quand Dieu voit s'élever la tour, il comprend que s'il laisse faire les humains, « plus rien ne leur sera impossible ». Il décide alors de les interrompre d'une manière pour le moins surprenante : il « embabèle » leur langue. Ainsi le nom de Babel viendrait non pas d'un lieu (on pense souvent à l'ancienne Babylone), mais d'un verbe. Un verbe à usage unique qui décrit cette action par laquelle Dieu a *embabelé* la langue des hommes, ce qui a eu pour effet de les empêcher de se comprendre, mais aussi – et c'est moins connu – de les éparpiller sur la surface de toute la Terre.

Tous les éléments de l'histoire de Babel se retrouvent dans celle des *Naufrageurs*. Cette variation sur un même thème est le propre des mythes. Il est difficile d'en expliciter le sens profond, mais les petites différences nous parlent. Ainsi, dans la version des *Naufrageurs*, le projet moderne des hommes et des femmes se formule différemment que dans la version biblique. La tour ne leur sert plus à se faire un nom, mais à toujours savoir « où ils sont au milieu de ce qui est ». Par ailleurs, dans la légende des *Naufrageurs*,

il n'y a plus de dieu. Ce sont les hommes et les femmes qui mettent eux-mêmes à mal leur beau projet. Et l'effet de ce désordre n'est plus l'éparpillement sur la surface de la Terre, mais le naufrage de celles et ceux qui se lancent dans l'aventure migratoire. Un autre mythe antique apparaît alors en filigrane derrière la figure très actuelle des migrants de l'installation des *Naufregeurs* : l'errance héroïque d'Ulysse et de ses compagnons, perdus en mer Méditerranée entre les puissants Cyclopes et les dangereuses Sirènes.

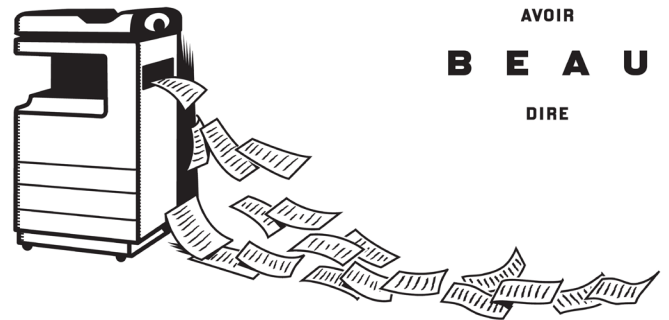
Par ailleurs, dans mon exposition, « l'embabèlement » est non plus la multiplication des dialectes, mais la densification et la fragmentation du langage. Henri Meschonnic, l'un des traducteurs de la Bible, parle à propos du verbe *embabeler* d'un verbe fantôme qui est le fantôme de la confusion. Certains mots que nous utilisons portent la trace de ce verbe fantôme. Les mots par lesquels on désigne l'accès au langage des jeunes enfants : le babil et le babillage, mais aussi ceux qui expriment une élocution confuse : balbutier, balbutiant, balbutiement. Un discours qui s'écroule sur lui-même, un langage en mille morceaux...

La question du langage est l'autre grande question de l'exposition. Quel est son pouvoir exactement ? Expliquer le monde ? Permettre aux humains de se comprendre entre eux ? Oui, certainement, mais si le langage est absolument nécessaire pour nous aider à nous repérer dans l'opacité des choses, il est également une source permanente de contresens et de malentendus. Immatériel et volatil, comme le sont les idées furtives et voyageuses, le langage est aussi une matière solide et palpable, noire et lourde comme l'encre du typographe. Les mots ont des bords, une matérialité d'objets physiques. C'est dans cette matière ambivalente que se proposent de trancher à la hache les *Tailleurs d'histoires* de la deuxième salle de l'exposition et du livre qui l'accompagne. Ils prennent les métaphores au pied de la lettre, ils confondent le propre et le figuré, ce sont parfois de vrais idiots. Mais ils savent aussi que le sens ne s'arrête jamais dans une forme fixe, que les possibilités du langage sont infinies et que l'on peut tout dire, y compris ce qui ne se dit pas. - *Clément de Gaulejac*

Remerciements : Pour leur soutien, leurs conseils ou leur aide à différents moments de l'élaboration des *Naufregeurs* ou des *Tailleurs*, mes remerciements les plus chaleureux vont à Anne Lardeux, Annelise Nguyen, Marc-Alexandre Reinhardt, Sarah Chênevert-Beaudouin, Vincent Giard, Sébastien Trahan, David Poulard, Edith Brunette, François Lemieux, Josianne Poirier, Laurent Lussier, Marilou Lemmens, Samuel St-Aubin, Frazel Descadres, Valérie Morin, et bien sûr Eustache et Billie, ma plus proche jeunesse.

Projet financé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal par le ministère de la Culture et des Communications et la Ville de Montréal. L'artiste remercie le Conseil des arts du Canada.

En partenariat avec La mauvaise tête, La Maison Théâtre et CIBL.



Clément de Gaulejac, *Le Brasse-discours*, illustration tirée des *Tailleurs d'histoires*, La mauvaise tête, 2015.



Clément de Gaulejac, *Les naufrageurs*, 2015.